

Le Falher B., Perez P. (10 mai 2002). Crue au Souffleur. Infos GSBM

par **Benoît Le Falher**

Vendredi 10 Mai 2002 – 13 heures. Base du puits de 114 m à la cote -550 m dans le gouffre du « Souffleur ». Météo en surface : gros orage imprévu depuis la veille 15 heures.

Lorsque débute cette histoire cela fait 44 heures que nous sommes sous terre et nous nous préparons à remonter du fond. La cavité est en crue (...). C'est à mon tour. Un dernier regard vers Patrick qui cache son inquiétude sous une nervosité inhabituelle. Une dernière fois je vérifie mon matériel et tout en allumant mon électrique de secours je quitte notre abri... Passé l'embranchement de la galerie, le vent et les embruns de la cascade me fouettent le visage et soufflent instantanément ma flamme acétylène. J'escalade l'éboulis ou l'eau cascade impétueusement. Le débit d'eau est tel que l'éboulis ne peut l'absorber. A la faible lueur de mon électrique je débouche sur la plateforme supérieure. La vision est dantesque. La rivière du souffleur, grossie par des pluies en surface, après 100 m de chute libre sans aucun obstacle pour freiner son élan, explose littéralement sur un redans de la paroi et noie tout le bas du puits dans un étrange mélange d'air et d'eau. Dans un premier temps je ne vois pas la corde et j'ai peur qu'Olivier qui m'a précédé ne l'ai remonté par inadvertance. La spéléologie est avant tout un sport d'équipe mais aujourd'hui dans cet endroit tout contact avec les autres est impossible. Nous sommes seuls au milieu d'une nature devenue soudain hostile. Cette solitude, imposée par le gouffre, je la vis comme une véritable épreuve initiatique, sans doute nécessaire. M'approchant un peu plus du centre du maelstrom je distingue enfin nos agrès. Cette corde de 9 mm de diamètre seul lien avec la surface me paraît soudain bien petite vis à vis des éléments déchainés. Refoulant mes angoisses naissantes je fixe rapidement mes bloqueurs et entame la remontée. Malgré les mouvements violents je n'arrive pas à me réchauffer. L'eau à 6° s'insinue à chaque mouvement par toutes les ouvertures de mon vêtement (soit disant étanches) et me transit. Je dépasse enfin le redans à l'origine du cataclysme. La remontée est alors facilitée car nous longeons la colonne liquide et les « paquets de mer » se sont transformés en « léger crachin ». Je sais maintenant dans mon fort intérieur qu'il (le gouffre) a décidé de nous laisser passer.

Loin au dessus de moi je distingue la lumière d'Olivier parti 10 minutes avant moi. La cascade se détache dans son halo de lumière, majestueuse, puissante, spectacle incroyable. En vingt ans de spéléologie je n'ai jamais rien vu d'équivalent. Débarrassés de mes peurs, suspendus à ce brin de nylon comme une araignée sur un fil je me hisse sur un rythme lent mais inexorable. Les amarrages, les fractionnements et les mètres de cordes se succèdent. Dans le vacarme du gouffre en furie, mes pensées vagabondent et reviennent à notre exploration de la veille. Hier nous avons dépassé la cote des -700 m. Le Trou Souffleur est devenu le gouffre le plus profond du massif de Vaucluse. Quinze ans après sa découverte c'est la même équipe qui lui donne enfin ses lettres de noblesse, sa juste place... la première. Et même si certains des découvreurs de l'origine ne sont plus là, car les hasards de la vie les ont emmenés sur d'autres rives ou vers d'autres activités, c'est un peu de leur esprit qui nous anime... J'entrevois un à un leur visage... La voix d'Olivier qui m'interpelle me ramène brutalement à la réalité du moment. J'approche du sommet du puits ou nous avons prévu de nous retrouver avant de continuer notre ascension. J'ai soudainement hâte de sortir et d'annoncer au « monde du dehors » la nouvelle. Mais je ne dois pas trop y penser. A - 500 m sous terre il nous reste encore cinq heures de progression soutenue pour nous extraire du gouffre et la crue actuelle nécessite toute mon attention et toute mon énergie...

par **Patrick Perez**

Voilà bientôt une semaine que je regarde la météo sur Internet 3 fois par jour et qu'elle n'est guère optimiste en ce qui concerne le week-end du 8 mai. Le week-end d'après je ne pourrai pas sortir car je garde mes enfants. Je pousse donc mes camarades à descendre mercredi 7 mai. Pourtant lorsque nous nous retrouvons à St Christol, le temps est maussade, mais la météo prévoit une éclaircie pour le lendemain jeudi.

Nous sommes 4 le soir du 7 mai à battre le pavé devant l'entrée du Souffleur à nous poser des questions sur les prévisions météorologiques du week-end. Patrick, un de mes copains de l'Hérault doit nous descendre un kit de cordes et remonter dans la foulée, Olivier Benoît et moi devons faire la pointe le jeudi et remonter le vendredi. Avant de nous faire happer par le gouffre nous prenons une dernière fois la météo, vers 18 h 30 : l'éclaircie du lendemain est toujours confirmée par Météo-France Carpentras, par contre samedi et dimanche, pluie. Ce qui veut dire en clair, que nous avons peu de temps pour faire ce que nous devons faire. Nous n'hésitons plus, nous comptons sur l'éclaircie prévue et nous fonçons dans le gouffre. Nous connaissons le Souffleur par cœur, nous descendons rapidement et atteignons la rivière entre 22 h et 22 h 30. Nous vérifions le niveau de l'eau dans la rivière. Hum !!! Ce n'est pas très bon, il est déjà préoccupant, car une main au-dessus d'un fil que nous avons tendu en travers de la rivière voilà un mois avec Olivier. Ce système très rudimentaire semble assez efficace, en tout cas il nous donne une bonne indication. Nous fonçons de ce pas au bivouac où nos deux compères sont déjà en train de se restaurer. Benoît me tend un pastag, très léger. Ici la légèreté est de rigueur. En ce qui concerne les kits ce n'est pas la même loi qui s'applique, ce serait plutôt le contraire. Je le débarrasse donc de ce breuvage qu'il me tend très amicalement et me désaltère volontiers.

Mon copain Patrick qui est guide de haute montagne, est assez impressionné par le gouffre. Il conçoit assez facilement que faire un secours ici, ce ne soit pas comme en montagne. Ici pas d'hélico. La discussion va bon train, comparant la montagne et la spéléo, mais ici nous sommes ailleurs nous ne sommes plus sur la même planète. On est coupé du monde et de toutes ses facilités mais aussi de toutes ses agressions. C'est peut être ce qui nous fait aller sous terre. C'est, en tout cas, ce qui nous plaît, ce dont nous avons besoin pour nous ressourcer et supporter ce monde de la surface. Après un bon petit repas nous allons au lit car demain une journée chargée nous attend.

Lever jeudi 8 mai vers 8 h. Olivier et moi partons faire la vaisselle. Nous constatons que la rivière n'est pas montée mais n'est pas descendue non plus. Nous regagnons le bivouac où nous prenons un copieux petit dej. Ensuite, préparation des kits, nous prenons une vieille corde trouvée à l'entrepôt de matos d'il y a 15 ans. Nous mettrons cette corde au niveau de la voute basse dans la rivière afin que l'on puisse se tirer dessus si le courant est trop fort au retour.

Oui 15 ans déjà que nous avons découvert et exploré ce gouffre qui est devenu au fil du temps un monument de la spéléologie. Toutes les générations de spéléos le connaissent ou en ont entendu parler. Certains le craignent, d'autres le vénèrent, d'autres encore en parlent comme d'un être humain. Il a ses sautes d'humeur, ses grosses colères, comme en 1996/1997 où le niveau de la rivière est remonté de plus de 120 m.

Nous partons du bivouac à 10 h en direction de l'aval, dans une ambiance que je qualifierais de pesante, en tout cas moins gaie que les fois précédentes. Nous arrivons sans encombre à la voute basse, nous décidons d'installer la corde au cas où ... Nous continuons notre ballade dans la rivière, les plaisanteries de Benoît sont d'un humour très particulier. Nous arrivons enfin à l'Abée et heureusement que nous avons les néops sinon nous serions restés de l'autre côté. Nous marquons le niveau de l'eau et nous continuons à progresser. Les plaisanteries se font de plus en plus rares au fur et à mesure que nous descendons dans le ventre de l'ogre. Nous laissons la bite à carbure et la bouffe de secours au niveau du petit puits d'accès à la galerie des Alizés. Nous les avons prévu au cas où nous ne pourrions pas remonter la rivière au retour. Nous filons dans les boyaux boueux où nous nous mettons minables comme à l'accoutumée. Nous arrivons ensuite dans la grande galerie, et là, bizarre, il n'y a pas autant d'eau que la première fois. En tout cas par rapport à la rivière le débit n'est pas proportionnel. Nous filons comme des flèches au siphon amont voir où en est le niveau. Bien évidemment comme on aurait pu s'en douter il est monté mais rien d'inquiétant. Nous marquons le niveau et repartons vers l'aval. Il ne faudrait pas oublier que nous sommes là pour descendre un P50 en première. Nous arrivons rapidement au puits après avoir traversé un magnifique canyon. Olivier équipe en tête, nous le suivons en faisant la topo. Le P 50 en fait 65, c'est un puits magnifique qu'il ne faudrait pas emprunter en crue. Nous prenons pied dans une belle galerie fossile de 6/7 m de large et de 10 de haut. Nous avançons rapidement dans cette galerie qui ne présente pas de difficulté majeure. Au bout de quelques visées nous arrivons devant des blocs mais nous entendons un bruit de rivière. Nous décidons sans nous concerter de partir en explo et arrêtons la topo. Olivier part en tête et revient 2 mn plus tard : « J'ai vu la rivière, mais c'est étroit ». Sans dire un mot, je file

et j'arrive au niveau des deux regards qui donnent accès à la rivière qui s'écoule environ 30 m en dessous. Mais 3 m plus loin, dans la même galerie, je vois une belle lucarne, je m'approche et c'est l'hallucination bis, un P30 devant moi. Je rejoins mes camarades, nous prenons le matos et filons. Nous plantons les spits, nous décidons d'équiper sécurit. Ce n'est pas le moment de faire des erreurs, nous sommes vers -700 m, le record du Vaucluse doit être battu.

Les plaisanteries vont bon train maintenant, nous pensons avec un sourire aux coins des lèvres, aux spéléos qui pensaient que le Souffleur était fini. Nous sommes en train d'écrire une nouvelle page du Souffleur et d'ailleurs, revenons à notre explo. Malgré la tension particulière de cette explo, nous sommes heureux. Nous descendons le P 30 et ensuite un ressaut de 5 m. Nous plantons encore des spits, mais au dernier moment la roche casse. Olivier en replante un autre et encore malchance, le tamponnoir tombe au fond. C'en est trop, je ne tiens plus, : « Allez les gars c'est un signe, il faut remonter ». Mais Olivier veut descendre, j'écarte alors la corde de la paroi et il atteint rapidement le fond. Il part dans une petite galerie et reviens 5 mn plus tard en criant : « Siphon dans un magnifique P5 ». Nous sommes heureux, nous venons de battre le record du Vaucluse. Nous remontons tranquillement vers le bivouac. Arrivés dans la galerie au-dessus du P65, nous allons voir le siphon qui semble être monté de quelques centimètres. Nous mangeons rapidement et je me jette dans la remonté, un P 30, un P 40, ensuite les boyaux boueux, descente de l'escalade encore un P 30....

Patrick, faut y aller. Je me lance donc sans réfléchir sur les agrès tel un automate, je remonte vers le bivouac qui ce soir sera notre havre de paix. Il faut vous imaginer cela fait 10 heures que nous pataugeons dans la boue liquide ou l'eau. Aux alentours de 21 h, nous arrivons à l'Abée et nous constatons que la rivière est en crue !!! Entre 40 et 50 cm de plus que ce matin. La puissance du courant sur nos jambes déjà meurtries par quelques 11 h d'explo me paraît énorme. Je file rapidement à la voûte basse voir si le passage est praticable suivi de mes deux compères qui profitent de la beauté de la rivière en crue. Le spectacle est effectivement magnifique, la rivière d'Albion avec autant d'eau a quelque chose de féérique. La voûte est devant moi, le passage est libre, je n'ai aucune crainte le courant est violent mais je sens que je peux le maîtriser. Je saisi la corde et je m'engage dans le passage. Tout va bien nous sommes tous les 3 de l'autre côté, nous allons de ce pas, laver le matériel. Nous arrivons au bivouac vers minuit.

Ici nous avons presque tout ce dont nous pouvons rêver. D'abord des vêtements secs. Quel régal ! Ce sont de petites choses comme ça qui vous font prendre conscience de toute la futilité, de tout le superflu du confort qui existe au-dessus. Nous n'espérons qu'à des vêtements secs, un bon duvet et un bon repas. Notre repas sera copieux et riche en hydrates de carbone, à savoir des pâtes sauce carbonara agrémentées de parmesan, ensuite une bonne soupe, ce qui nous permet de nous hydrater. Nous buvons en quantité pendant les repas car au Souffleur l'eau est polluée et nous sommes obligé de la traiter. Et ensuite au dodo, car demain la journée sera encore longue.... Le lendemain, levé vers 8 h, j'allume ma tikka et surprise, un épais brouillard entoure le bivouac. Je n'ai jamais vu ça, je ne comprends pas mais quelque chose me dit que je trouverai l'explication en allant voir la rivière. Mes deux compères sont encore dans leurs duvets, je décide donc d'aller faire la vaisselle. Je mets mon casque, fourre rapidement les gamelles sales dans un kit et file vers la rivière. Arrivé au sommet de l'éboulis, je suis assailli par un courant d'air titanesque, à tel point que la jugulaire de mon casque part brutalement à l'horizontale. Aïe, aïe, aïe, je pense qu'il doit y avoir un petit problème...Je descends le plus vite possible pour en avoir le coeur net et là, je suis consterné.

La rivière d'Albion est en crue, je ne peux même pas atteindre le petit affluent sans me mouiller. La hauteur d'eau est d'environ 60 cm, la vitesse du courant est considérable. Il est très dangereux de traverser seul. Je fais rapidement la vaisselle, marque le niveau de l'eau, note l'heure et remonte en courant prévenir mes amis. Lorsque j'arrive au bivouac j'essaie de leur annoncer la nouvelle en plaisantant mais le ton n'y est pas. « Eh bien les amis si vous voulez traverser à pied sec, aujourd'hui c'est raté ». Pourtant ils ne me croient qu'à demi.

Au bout d'une heure après avoir pris notre petit dej Olivier me dit : « Allez ! On va voir où en est la rivière ». En 5 mn nous sommes au bord de notre promise qui se déverse en flots impétueux vers l'aval. Nous remontons retrouver Benoît qui continue tranquillement à se restaurer. Nous discutons sérieusement afin d'évaluer la meilleure chance que nous ayons pour retrouver la surface saine et saufs sans que nos amis soient obligés de déclencher une opération spéléo-secours. Après avoir

mûrement réfléchi, nous partons vers la base des puits. Nos kits sont chargés à mort car nous sommes en slip et juste un petit polo sur les épaules, afin de ne pas mouiller nos sous-vêtements en traversant la rivière, au cas où nous ne puissions pas remonter les puits. Je vous assure qu'en 20 ans de spéléo je n'avais jamais vu ça, 3 énergumènes qui se baladent en slips et en bottes à – 500 m sous terre. Uniquement pour cette vue complètement saugrenue, je n'aurais laissé ma place pour rien au monde. On a pas mal ri et ça nous a permis de surmonter la situation qui aurait pu devenir tragique. Dans la pente ébouleuse avant la rivière le courant d'air nous frappe le visage avec une extrême violence. J'entends encore Benoît nous dire : « Bonjour ! Si ça vient des puits, on est mal ! ». On arrive au bord de la rivière, le courant est très fort, nous sommes obligés de nous accrocher aux parois pour avancer. Mais on doit passer sur l'autre rive pour atteindre les puits ! Cette traversée de la rivière en furie est très périlleuse, si le courant nous renverse, il nous entraînera comme des fétus de paille et nous mourrons noyés. Nous nous assurons mutuellement pour traverser et nous assurons nos pas à chaque enjambée. Enfin nous atteignons l'autre rive et malgré le froid et le courant d'air, nous avons une telle tension sur nos épaules que nous transpirons presque. Nous gravissons maintenant l'éboulis qui nous mène au bas P 114. Plus nous nous approchons, plus le courant d'air se fait violent, nous progressons maintenant dans un nuage d'embruns. Nous ne serions pas à – 500 m sous terre, nous pourrions nous croire sur une jetée en pleine tempête. Nous nous réfugions dans une petite galerie adjacente, où nous pourrions nous vêtir à l'abri des embruns. Olivier part en éclaireur afin de vérifier si le puits peut se remonter. Il reparaît 5 mn plus tard ruisselant. Nous décidons d'y aller, mais de nous suivre de près au cas où.... Olivier part le premier dans la tourmente. Nous convenons d'un code afin de savoir quand nous lancer à notre tour à l'assaut du puits. Six minutes plus tard nous entendons le signal, il faut y aller.... Benoît me regarde. Je sais ce que veut dire son visage, qui d'habitude est empreint d'un léger sourire. Ce matin le sourire a disparu et sur son visage je lis la question : « Qui s'y lance ? ». Finalement je fermerai la marche, ce n'est pas la position que j'affectionne le plus mais aujourd'hui c'est la meilleure solution. Le dernier doit être en principe assez sportif et plutôt en forme car il n'a personne derrière pour l'aider...

Benoît est parti depuis 10 mn environ et j'entends son cri déchirer les ténèbres. Je dois y aller, je ne réfléchis pas, je sors de l'abri, en quelques secondes je suis complètement mouillé. C'est un véritable déluge qui s'abat sur nous. J'ai le visage ruisselant d'eau, tant pis si elle est polluée, je pourrai boire comme ça. Il y a tellement d'eau que l'éboulis ne peut tout avaler, c'est incroyable !!! J'arrive enfin à la corde, je mets ma poignée et mon croll et je commence à pomper, seule l'électrique me permet de voir quelque chose dans cette tempête.

Les premiers 25 m sont sous la flotte, on n'a pas le temps de penser. Je sais que mes copains sont passés et qu'ils m'attendent au fractio au-dessus, j'accélère pour ne pas perdre de temps et en plus ça me réchauffera. L'eau est à 6°C et elle s'insinue partout, je n'ai absolument rien de sec !!! Nous avons décidé de rester en contact durant toute l'ascension, c'est un gage de sécurité. Après les 25 m sous l'eau, nous attaquons la partie du puits André Gendre qui est équipée hors crue. C'est vraiment sympa de monter à côté de la cascade, c'est féérique. Nous sommes trempés, transis, mais le spectacle vaut le déplacement, nous n'en perdons pas une miette. Et je suis sûr que cet épisode restera à jamais gravé dans nos mémoires, et dans celle de certains de nos camarades qui se sont fait du souci pour nous ce weekend là.

Nous ne parlons que très peu, de toute façon, avec ce courant d'air nous n'entendrions rien. Nous restons concentrés sur notre progression avec un seul souci : ne pas se refroidir. Étant complètement mouillés, si nous venions à nous refroidir, ce serait dramatique. Mais aujourd'hui tout va bien, nous formons une équipe homogène et il ne devrait pas y avoir de problème. Nous enchaînons les fractios et les puits se succèdent, chaque mètre avalé nous rapproche d'autant de la surface et de notre salut. Je crois qu'en 20 ans de spéléo je n'ai encore jamais vu ça, c'est magnifique et terrifiant à la fois. Mais nous ne pensons à aucun moment à la peur. Par contre, nous avons tous éprouvé presque du plaisir à remonter sous la crue malgré le froid et l'humidité. Le spectacle est magnifique, c'est grandiose, ces cataractes d'eau qui se déversent dans le vide avec un courant d'air ahurissant, c'est presque magique. Nous sommes au milieu des éléments en furie et nous sommes presque bien. Nous sommes trois petits hommes frêles et vulnérables reliés à la vie et à la civilisation par un petit brin de nylon de 9 mm de diamètre, seul fil conducteur entre les ténèbres et la lumière, et aujourd'hui, entre l'enfer et le paradis. Trois petits hommes qui progressent presque

machinalement le long de ce fil d'Ariane dans une atmosphère d'éléments en furie. Les cordes s'enchaînent aux cordes et nous montons toujours. Nous sommes trempés, nous avons 1 l d'eau dans chaque botte mais rien ne peut nous empêcher de monter, car nous avons compris depuis un petit moment que le Souffleur veut bien nous laisser passer. Nous savons qu'il est en train de nous donner une leçon mais nous l'acceptons volontiers. Nous avons exagéré en descendant mercredi soir. Le Souffleur allait nous laisser passer car nous venions de lui donner la place qu'il mérite depuis longtemps c'est à dire la première. Alors qu'il se défende un peu et qu'il nous montre que c'est encore lui le patron ne nous dérange nullement.

En arrivant en bas du puits de l'Astrolabe, Benoît me crie d'attendre dans les ressauts car à la base du P80 c'est l'apocalypse. Toute la rivière arrive en pluie après une chute libre de 80 mètres, on n'y voit absolument rien et il faut se protéger la bouche afin de pouvoir respirer dans ce mélange d'air et d'eau. J'attends que Benoît monte jusqu'au premier fractio, pendant ce temps je me blottis comme je peux sous un bloc rocheux. Je suis complètement transi par le froid et l'humidité, je dois puiser les dernières ressources de mon mental pour ne pas sombrer. Soudain un cri me sort de ma léthargie, la voie est enfin libre, je m'extirpe difficilement de ma cachette car déjà mes muscles sont engourdis par le froid. Mais je file déjà, la rapidité sera le meilleur moyen d'avoir un semblant de chaleur. J'arrive en haut du P 80 s'en pour autant m'être réchauffé. Cet arrêt obligatoire sera difficile à encaisser. Avant d'attaquer le puits du Docteur Ayme, je remplis une bouteille d'eau, on en aura besoin dans le méandre. Dans le P 65 tout va bien la cascade est loin, nous n'avons ni eau ni courant d'air, nous serions presque bien si nous n'étions pas trempés. Nous parcourrons le méandre de l'Ankou sans enlever nos capuches, tels des zombis qui reviennent d'un autre monde. A la sortie du méandre nous entendons des voix, nous nous demandons si nous ne rêvons pas ! Car qui pourrait bien descendre à – 200 m avec autant d'eau ? Mais non nous ne rêvons pas : ce sont des amis qui devaient descendre et qui sont venus à notre rencontre. Cela nous fait plaisir de voir des visages autres que nos mines décomposées. Nous décidons de nous restaurer avant de continuer notre ascension.

Nous nous coinçons dans un recoin du méandre. Nous sortons la nourriture du kit et nous mangeons absolument tout ce que nous avons. Nous enlevons nos hauts de sous-vêtements mouillés et enfilons des secs. Durant cette pause qui durera finalement 1 heure, nous parvenons à nous ressourcer et à récupérer un peu de nos forces. Cet arrêt nous permettra d'affronter plus sereinement les 200m de puits qui nous attendent. Nos amis nous ont rejoint et nous apprenons que l'éclaircie de jeudi n'a pas eu lieu. Au contraire, ce sont des orages de grêle qui se sont abattus sur le plateau et ceci toute la journée. Nos camarades sont partis depuis une demi-heure, lorsque je me lance dans l'ascension des 200 derniers mètres de puits. A la sortie du méandre c'est un véritable déluge qui m'accueille dans le bas du dernier puits de l'Anaconda. Je suis obligé de traverser ce rideau de pluie pour atteindre la corde. Cinq mètres après la sortie du méandre, je suis complètement trempé, maintenant je ne vais plus ménager mes forces, je n'ai plus qu'une idée en tête c'est retrouver la surface. Les 200 derniers mètres sont tout aussi humides que les autres. Enfin j'atteins le méandre des Absents où je retrouve mes camarades partis avant moi. Je les accompagne un petit moment mais j'ai trop froid et je décide de continuer tout seul. Je crois que plus je me rapproche de la surface plus j'accélère, tel un cheval qui sent l'écurie. Enfin me voilà au bas du dernier puits, je lève la tête, je vois la lueur du jour, il ne pleut pas... heureusement !!!

Finalement quelle belle sortie ! Nous remontons avec dans nos valises le record de profondeur du Vaucluse. Nous sommes soulagés d'être là, le Souffleur nous apprécie et nous savons maintenant qu'il ne nous considérera plus comme des étrangers mais comme des amis. Nous savons qu'il a encore beaucoup de choses à nous apprendre et nous continuerons à étudier ce formidable gouffre qui nous permet de comprendre l'hydrologie du plateau. Après cette grande frayeur, il faut bien l'avouer, nous relevons la topo et faisons une bonne pause durant l'été.